

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

Un homme de 30 ans

Rossel Vien

Volume 32, Number 2, 2020

L'énigme Rossel Vien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072144ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072144ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vien, R. (2020). Un homme de 30 ans. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(2), 443–487. <https://doi.org/10.7202/1072144ar>

PRÉSENTATION

Les deux nouvelles de Rossel Vien reproduites ici représentent admirablement le cheminement personnel et littéraire de l'auteur. Le récit *Un homme de trente ans* publié en 1960 a signé de façon notable son entrée sur la scène littéraire dans un domaine encore tabou à l'époque, celui de l'homosexualité, des interdits et des luttes intérieures. Le récit fait de l'auteur un des pionniers du sujet en langue française au Canada, et a sans doute conditionné les thèmes futurs de son oeuvre.

Nous reproduisons ici le texte intégral public paru dans le numéro 6 des *Écrits du Canada Français*.

La date de composition de *Quantièmes* est incertaine, mais la nouvelle a certainement été écrite avant 1985 où elle est attestée dans la correspondance de l'auteur. Sauf pour un court passage, la nouvelle est inédite, et bien qu'elle ne constitue pas le dernier écrit de l'auteur, elle offre une clôture symbolique et remarquable à l'entreprise viennoise. Si dans *Un homme de trente ans*, la narration est traditionnelle, dans *Quantièmes*, le sujet de l'homosexualité reçoit un traitement qui est devenu une marque du style de Vien à compter de 1970, celui de paragraphes composées d'une longue phrase dont le rythme est véhiculé par une série de virgules. Travail formel pour lequel Vien mérite aussi d'être reconnu comme un précurseur d'une certaine modernité d'écriture.

J.R. LÉVEILLÉ

UN HOMME DE 30 ANS

GILLES DELAUNIÈRE — Sous ce pseudonyme se cache un nouvel auteur canadien qui, pour des raisons bien précises, tient absolument à ne pas révéler sa véritable identité. Les lecteurs qui prendront connaissance de son essai de confession : *Un homme de trente ans*, comprendront pourquoi. Il s'agit d'une histoire vraie et vécue.

PROLOGUE

Voici le texte d'un cahier qui a été adressé par son auteur à un jeune écrivain canadien-anglais.

Les noms de personnes et de lieux ont été changés ou chiffrés là où c'était nécessaire.

Dans trois mois j'aurai trente ans. C'est toi, Paul, qui m'as décidé à m'offrir ce cadeau: un mois en Espagne, avec un cahier à écrire et à t'envoyer.

Tu m'avais suggéré de faire un roman. Mais ce que j'ai à délivrer n'est pas un travail d'invention. Je n'ai pas de goût pour les histoires et les descriptions.

Je ne sais pas au juste ce que je mettrai dans ce cahier. Je sais que j'y mettrai des choses vraies.

Il y avait des poux chez nous il y a vingt ans. Le samedi soir, on les tuait en famille. Et la mère nous passait la chevelure à l'huile de charbon.

Les vacances étaient terribles: il fallait faire les foins. Travailler avec le père n'était jamais drôle. Dans la chaleur de juillet, dans le foin séché, c'était décourageant.

J'ai appris le mot *délicat* de la femme du plus gros éleveur de poulets de la région. Cette belle dame bien en plumes, qui

avait du cousinage avec mon père, savait décocher des mots inusuels chez nous. Très honteux dès qu'on parlait de moi, cette fois je fus étranglé, comme cela devait arriver si souvent pendant vingt ans. Elle posait ses énormes yeux blancs sur moi, et, précieuse, la tête penchée, elle déclara : «Il a toujours été délicat».

Je ne sais pas donner un coup de poing. De là vient tout mon malheur. Je ne l'ai jamais senti si bien que par une remarque faite par une autre dame distinguée de Bellerive, un jour qu'elle conduisait une auto où elle m'avait fait la grâce d'une place. Elle dit à ses deux compagnes : «On n'a pas besoin d'avoir peur des accidents, on a un homme avec nous!»

Il n'arriva pas d'accidents, non plus qu'il n'y avait d'homme dans la voiture, selon ce qu'elle entendait par *un homme*.

Je ne suis pas efféminé. Je devais l'être quand j'étais très jeune et que je n'avais pas conscience de moi. Je l'étais sûrement car je me souviens des moqueries que j'avais provoquées chez un petit garçon haïssable en revenant de l'école. Je ne lui ai pas encore pardonné, je crois. Quel désastre, quelle peine! Lorsque je le rencontre maintenant, à Bellerive, c'est lui qui rougit.

Mon premier jour à l'école fut calamiteux. Je pleurais, pleurais, sur mon banc... Je ne sais pas au juste pourquoi.

À cette époque, oui, certes, j'avais des goûts de petite fille. Je préférais les jeux des filles: sauter à la corde, jouer à la madame, m'envelopper de draps ou de couvertures que j'essayais en cachette devant un miroir. J'aimais les jupes, les tabliers. J'avais le goût d'en porter. J'aimais être avec les femmes. (J'ai bien changé!) J'ai appris le monde en écoutant parler les commères du voisinage et les tantes qui venaient chez nous. Les beaux samedis d'été, je courais à l'église voir les mariages. J'étais ravi par les poétiques toilettes blanches ou bleues que les femmes ne portaient qu'un matin. De toute mon âme, mon âme qui s'était trompée de corps peut-être, j'enviais la mariée. Je vois encore la belle demoiselle G., une des dix filles du plus riche commerçant de Bellerive, s'avancer dans la grande allée avec une traîne rose.

Je prenais ma revanche dans le grenier à grains sur la ferme. Je me mettais une couverture de carriole sur le dos et je la laissais traîner dans les marches étroites de l'escalier que je gravissais en reniflant la poussière. Cette lourde cape était mon ornement de prêtre, car je m'enhardissais parfois à dire la messe en haut de l'escalier. D'autres enfants y consentaient, mais quelle déconfiture si ma mère me surprenait ainsi!

Je ne lui reproche rien, cette pauvre mère de douze enfants, tous bien élevés, comme on dit. Mais je ne peux l'aimer. En plus de certains actes innocents qui me répugnaient, elle avait une manière de corriger qui ne me revenait pas. Ses railleries et ses éclatements soudains de colère m'ont marqué plus que tous les soins qu'elle m'a donnés.

J'ai fait un grand saut il y a deux ans, un soir, justement dans ce port andalou où tu m'as rencontré et où je me trouvais encore hier. Les jeunes gens qui fréquentaient le café voisin de ma pension avaient entendu dire que j'étais Français. (Ici, si on n'est pas Anglais, on est Français. Pas de nuance, donc pas de Canada.) Ils me trouvèrent un sobriquet: Napoléon! Je m'en suis amusé, et pour la première fois j'ai accepté qu'il pût y avoir une part de mièvre chez moi.

Les lâche-tout, les existentialistes, les rase-tout, ne lâchent pas tout. Ils se gardent un atout, une fierté, une volonté : le coup de poing. Ils gardent jalousement leur sexe. Ils savent donner un coup de poing, ou faire voir, au moment voulu, qu'ils en sont capables.

Le coup de poing est la dernière chose qu'un homme abandonne. La dernière insulte qu'on puisse faire à un homme est de lui dire qu'il n'est pas homme.

Je suis tranquille là-dessus. Un homme avec un poing serré ou une arme m'est aussi étrange qu'une fille vierge. Je devrais écrire : Une fille vierge m'est aussi étrangère qu'un homme avec un fusil.

Ce matin je me suis rendu à La Cala, où j'ai trouvé sans difficulté la *casa* que tu m'as recommandée. J'ai trouvé les gens très primitifs. Ils ne parlent pas, ils crient. Les femmes sortaient aux portes pour me regarder. La patronne ne m'a pas donné

de reçu parce quelle ne sait pas signer son nom. Quand elle fut partie, une adolescente très maigre arriva pour faire un peu de propreté, puis trois autres jeunes filles, qui se mirent à fureter sans gêne. Je me suis accoté dans l'embrasement d'une porte. Une des trois tourterelles s'offrait à ma vue, balançant ses petits seins et son petit ventre dans une pauvre robe noire. Elle m'écoeurait.

Elle avait *cela* et pensait à *cela*. C'est toujours la même chose partout. Dans le village une autre fille a sifflé plusieurs fois après moi. Hier soir, en descendant du promontoire de Malaga, j'ai rencontré dans la noirceur une femme maigre qui m'a appelé.

Je suis sur les bords enchanteurs de la Méditerranée, la mer des vieilles civilisations.

Ce matin, dans le tram de Malaga, une femme en robe noire était assise en face de moi. Elle était vieille, elle. Au lieu de désir animal, c'était la pauvreté et la fatigue qui se lisaient sur son visage. Deux rangées de rides se croisaient sur son front: des barres horizontales, creusées par l'âge et le travail, et, au-dessus du nez, des sillons verticaux, creusés par la misère. Sur son sein reposait un bébé d'environ un an. Son appareil génital était sorti de sa culotte. Le bourgeon pointu du garçonnet endormi se dressait comme une revanche et une promesse. Revanche d'une vie misérable, famélique, promesse de la continuité de cette vie.

— Idiot, tes filles noires et grasses de La Cala sont intéressées par ton argent, voilà tout!

— Justement, et elles croient que moi j'ai besoin de leurs seins et de leurs poils. Elles sont très certaines que tous les hommes ont faim d'elles. Et elles ont passablement raison. C'est cela qui me dégoûte.

Ce matin je suis sorti du hameau comme apeuré. Le magasin était fermé. La messe venait de finir et les jeunes filles se promenaient bras dessus, bras dessous, grassouillettes, sur le grand chemin, dans leurs robes fleuries.

J'ai marché du côté du soleil. Du haut de la falaise qui cache le village voisin, Rincon de la Victoria, tout était si beau que si je m'étais laissé faire, je crois que j'aurais sangloté.

Lorsque j'étais petit garçon, passer seul dans la rue me gênait. Aujourd'hui, à trente ans, je suis encore gêné de marcher seul dans une rue, si ce n'est dans une grande ville.

Pourquoi la grosse Madame Laponie me revient-elle ce matin? Est-ce parce que j'allais lui vendre des framboises? «Il a toujours été délicat.» Elle avait une poitrine énorme, des babines énormes, et sa voix criarde de mezzosoprano pour messes de mariage me faisait penser qu'elle avait de la vitre dans la gorge. Les poules avalent du gravier et de la vitre.

Voilà, c'est le téléphone! Nous n'avions pas de téléphone chez nous. Ni réfrigérateur, ni servante, comme chez Madame Lapoule. Ma mère m'envoya téléphoner chez elle. Je partis, rempli de crainte et de courage. J'expliquai ma commission et je fus livré au supplice. Je me demande si je fus compris, à l'autre bout du fil. Je sais qu'à mon bout, un pauvre petit garçon, déjà intimidé de se trouver chez les voisins, cuisait de peine en parlant dans le trou mystérieux. Une de mes premières expériences de la vie sociale.

Mon plaisir, mes plaisirs d'enfant, étaient de contempler. Les grandes personnes, me voyant les regarder, tranquille comme une image, me pointaient soudain et me faisaient rougir avec leurs remarques, toujours les mêmes. Mes plaisirs les plus purs ont été solitaires. Accroupi sous la galerie de la maison ou sur un tas de sciure de bois, je tapais des plans de maisons et d'églises, que je décorais avant de détruire. L'hiver, je pouvais passer des journées à colorier ou à monter des châteaux avec des boîtes de carton que je collectionnais en cachette.

Les enfants de cette espèce sont des malheureux. Le monde n'est pas avec eux.

Je fus bientôt persuadé de mon infériorité, sur mes frères d'abord, sur tous les garçons ensuite. À douze ans, j'avais honte de mon corps, trop grêle. Je ne voulais pas porter de chemisette parce que mes bras nus me gênaient.

Pourquoi donc n'avais-je jamais envie de lancer des cailloux sur les poteaux comme les autres, ou de conduire les chevaux? Est-ce que je sais, moi? Et pourquoi la famille, cette bonne famille de cultivateur, cette excellente famille de paroisse québécoise, fut-elle le bourreau de mon enfance? Je peux dénombrer les cicatrices des blessures que j'ai reçues de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes soeurs.

Le jour de ma communion solennelle, un samedi matin, ma mère, me voyant silencieux au bout de la table, trouva une nouvelle expression : «T'as l'air d'un chien battu!» C'est que j'étais profondément déçu de n'avoir trouvé sur la table que l'habituel pot de mélasse. J'avais pensé qu'il y aurait un gâteau ou quelque chose de spécial pour moi, après la messe. C'était moi qui avais obtenu la meilleure note au catéchisme et qui avais lu la consécration à haute voix dans l'église, devant tout le monde.

J'allais liquider mes peines dans la cave. Liquider a son sens premier ici, car je versais des larmes en abondance. Chère cave, humide et fraîche, sombre et fraîche, quels soupirs graves tu as recueillis dans ton patient silence!

Naturellement, l'église était pour moi le lieu le plus beau et le plus agréable. Je ne me contentais pas de suivre les exercices du mois de Marie. J'y entrais furtivement dans la demi-journée quand je passais par le village. Je priais de bon coeur.

Un dimanche, après la grand'messe, toute la famille étant dans la cuisine, on me demanda pour qui j'avais prié. Je répondis : «Pour les gens du purgatoire.» Il fallait dire « les âmes du purgatoire ». Quelle risée interminable ce fut! Le mot fut rapporté maintes fois par la suite.

Mais le pire opprobre m'arriva à l'école. J'étais en quatrième année. J'avais écrit un billet d'amour à une petite fille de mon âge, plus malingre et plus pâle encore que moi. «Chère Marguerite», avec quelque rengaine comme il en court toujours parmi les enfants d'école. Pour mon malheur, la maîtresse me vit passer le billet à Marguerite. Elle l'exigea et elle le lut solennellement en le commentant. La quatrième année était en rang, moi au bout, et tous les enfants se payèrent du bon sang en me regardant passer par les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. L'affaire fut le sujet des conversations le midi suivant, non

seulement chez nous mais certainement aussi dans les familles de mes camarades. La maîtresse n'a jamais su comme elle a été bête ce jour-là.

Et Marguerite! C'était donc elle que je préférais à toutes les autres, elle la plus faible, la plus terne, la plus fluette. Elle doit être morte maintenant, de rachitisme. Elle n'a pas été plus loin que la petite école du rang, terrible école où il n'y avait même pas de cave.

Dans un coin de notre cave il restait toujours quelques vieilles patates mêlées de terre. Elles germaient et quelques-unes poussaient même une tige blanchâtre qui donnait quelques minuscules feuilles verdissantes, grâce au jour filtré par un carreau. Ces plantes anémiques, transparentes, perdues, reflétaient mon image à travers mes larmes.

Je n'ai pas l'impression que je vivrai jusqu'à quarante ans.

C'est l'angoisse qui me tuera.

Depuis peu j'ai cette nouvelle angoisse: celle de vieillir. Toujours, il est vrai, j'ai eu peur de mon âge. Je ne voulais pas avoir quinze ans, je ne voulais pas avoir si tôt dix-huit ans, vingt-et-un ans, vingt-cinq ans. Je ne voulais pas avancer. Mais surtout je n'ai jamais voulu avoir trente ans. Quel dégoût! Avoir trente ans, moi! Je recule. Je ne peux pas admettre que j'ai trente ans. Dans dix ans, quarante ans... J'ai donc fini d'être jeune, je suis un homme fait, je vais commencer lentement à me défaire, à vieillir, à descendre vers... la mort.

Je n'ai plus beaucoup de chance de choisir une place dans ce monde, un passeport pour cette société, je n'ai plus la faculté de revenir, c'est pour aujourd'hui ou demain. Je n'ai rien derrière moi, rien dessous et rien devant. Je n'ai pas de femme, je n'en aurai jamais, je n'ai pas d'ami, je suis seul. Je ne peux pas être un adolescent perpétuel, il faut faire quelque chose. Entre la mort et moi, il reste encore un peu de chance.

J'ai essayé pourtant, j'ai fait mon possible.

Je voudrais que tout demeure comme il y a dix ans, ou du moins comme c'est aujourd'hui. Le plus jeune de mes frères a

dix-huit ans, les enfants de mon frère aîné sont de petits enfants blonds, je sais leurs noms.

Je suis un oncle sans être encore un vieux garçon.

Non, je ne serai jamais un vieux garçon. C'est promis, entre moi et moi.

J'aime les enfants. Je n'en aurai jamais à moi, je ne veux pas qu'il y ait des êtres qui me ressemblent.

Je me marierais peut-être, non pas avec une belle fille, mais avec une paralytique, par exemple, comme celle que j'ai vue l'autre jour au cinéma.

Quand l'angoisse de l'avenir me prend, la nuit, j'étire encore le temps de la jeunesse, je me donne cinq ans de plus. Je me dis, pour pouvoir dormir: Allons, rien ne presse jusqu'à trente-cinq ans. Tu es encore jeune. D'ici cinq ans il se passera sûrement quelque chose. S'il ne se passe rien, on verra alors, mais alors seulement, ce qui reste à faire.

Ce reste à faire prend généralement la forme d'un exil volontaire. Je rêve d'aller me laisser mourir dans une léproserie en Afrique ou de paludisme quelque part en Amérique du Sud.

Déjà, dans la torpeur de mes angoisses de trente ans, j'appelle la mort, je glisse dans une agonie des sens et de l'esprit, loin de la vie et de tout ce qui intéresse les hommes.

Je passais l'autre jour devant une jolie villa, complètement isolée dans la campagne. Qu'il ferait bon vivre ici, me suis-je dit d'abord. Puis après vint l'angoisse de la mort : que ferais-je donc ici? Autour de quoi tournerais-je, sinon, de bien plus près qu'ailleurs, autour de la mort?

J'ai dans mon sac un roman de Hemingway, que j'ai commencé de lire : *Pour qui sonne le glas*. Il m'a été donné par un Français qui l'avait acheté comme introduction à l'Espagne.

Au chapitre IV, je croyais que le coup de poing se produirait. De toutes manières, l'homme brave de l'histoire avait le choix entre le coup de poing et le coup de revolver.

La fille divine est là aussi. Elle a même couché avec l'homme brave au chapitre VII

Décidément c'est une belle histoire, avec de belles scènes de violence et d'amour pour Hollywood. «C'est le livre d'un homme qui connaît la vie et qui peut transmettre cette connaissance aux autres. — *The New York Times*».

Cette vie-là, je dois bien admettre que c'est la vie qu'on va chercher au cinéma quand on n'a pas la chance de la goûter soi-même. Je dois admettre en même temps qu'elle m'est étrangère exactement comme un monstre est étranger à un être normal.

Je devrais écrire, n'est-ce pas: comme un être normal est étranger à un monstre. Mais on n'est monstre que du point de vue de ceux qui ne le sont pas. (J'ai dû lire ceci quelque part.)

Sur la couverture du bouquin, l'homme idéal est penché sur la fille rare et lui caresse les cheveux. Il a une chemise kaki, elle a une chemise écarlate. En arrière-plan apparaît, encadré de montagnes, le pont qui doit être dynamité, ainsi que trois tanks en marche. «Ceux-là sont des antiaériens, deux roues avec le canon dressé».

Des roues, des canons, des hommes qui les font marcher. De l'amour sur les montagnes, des ponts à construire et à dynamiter, des révolutions, des guérillas. On ne peut pas aller contre cela. Non, certes. C'est l'histoire.

Mais comme c'est étrange! Dans quel monde étranger et tournant nous voici! A la petite école, je regardais les autres jouer au drapeau dans la cour. J'étais bien obligé d'y aller moi aussi. Je n'avais aucune envie d'aller voler le drapeau à l'équipe de défense ou d'empêcher les attaquants de le faire.

Admettons que la situation de *Pour qui sonne le glas* soit exceptionnelle et que je n'aie pas le droit de porter une arme sur moi en temps et lieu normaux. (Des hommes très civilisés autrefois portaient une épée à leur ceinture.) Si nous allions à la pêche! Hélas, je n'aime pas plus la pêche aujourd'hui qu'à treize ans, non plus que je ne comprends le plaisir quelle donne. Mes frères disaient, le dimanche midi, durant les vacances : «On va à la pêche! Tu viens avec nous autres?» Je devais inventer des excuses. Ou bien, si je les suivais, je me lassais très vite et

j'abandonnais tout, me contentant de sentir les bois frais. Qu'ils étaient étranges, mes frères! Étais-je donc bien leur frère?

La première photographie que j'ai de moi a été prise à la foire de Bellerive quand j'avais douze ans. J'aime la regarder et m'interroger, j'ai l'air étonné, sur ce portrait de quinze sous, je suis pétri de surprise et d'appréhension.

C'était étrange encore, mais délicieusement, de prendre le train, un soir, à quatorze ans, avec une grosse malle, de voyager toute la nuit dans des espaces nouveaux, et d'arriver le lendemain matin dans une ville dont le seul nom sur la carte m'avait ravi, puis de rester quatre mois dans un grand collège dirigé par des prêtres très instruits! Commencer son cours classique! Il m'avait paru que ces sept années à venir seraient très longues et merveilleuses, je ne pouvais pas encore penser nettement qu'elles finiraient jamais. Quatre mois en dehors de chez nous me paraissaient même inimaginables. Je ne reviendrais qu'à Noël. Je fis le tour de la maison en prononçant secrètement des adieux, puis je m'esquivai sans voir ma mère ni personne. C'était l'heure de la traite des vaches. J'étais seul à la gare pour mon premier départ, ma première fuite.

L'étrangeté me soutint longtemps. Malgré les récréations sans jeux, la honte de mon corps, l'ennui de certaines classes, l'aversion pour certains camarades. Les prêtres sont souvent les complices des enfants de mon espèce.

Je cultivais l'étrangeté. Justement pendant ces premiers mois, je me privais de manger à ma faim afin de paraître plus pâle et plus maigre. Je serrais le cordon de mon pyjama très fort le soir au coucher, pour me rentrer le ventre. Je me faisais un point d'honneur de ne jamais dépenser un sou de mon argent de poche. Je ne disais rien de mes besoins, et lorsque je revins, à Noël, dans mon petit imperméable et les mains nues, je faillis me geler les doigts en portant ma valise depuis la gare jusqu'à la maison. Un orgueil dramatique se cachait sous cette rigidité qui voulait être impeccable.

Les pensionnats sont des fabriques d'ennui, mais l'ennui suprême pour moi était les vacances d'été. Dès le lendemain du retour, voire le jour même, mon père me requerrait à la besogne. Je devais traire les vaches, seul travail où je pouvais m'égalier à mes frères, non sans me donner du mal aux jointures des pouces.

Les champs de foin, chaque année plus abondants, dévoraient toute joie pendant un mois. Et les patates, et la moutarde à arracher dans le champ d'avoine...

Pourquoi écrire ceci? Je ne voulais pas y revenir. C'est à propos de l'ennui.

Une autre sorte d'ennui, une quintessence d'ennui, une sorte d'ennui physique et métaphysique, absolu, clos sur lui-même, se manifesta pour la première fois vers l'âge de dix-sept ans.

J'étais seul au collège, durant un congé général de quelques jours, comme il y en avait à la Toussaint et à Pâques. Comment l'amère crise a commencé, je ne saurais le dire. Je me vois marcher vers la campagne, horrifié, alourdi, épuisé, chercher un endroit où me cacher, et, n'en pouvant plus, m'étendre dans le creux d'un fossé, indisciblement malheureux. Comme si on m'eût enlevé la tête ou le coeur ou quelque chose d'essentiel. Rien n'allait plus, tout était fermé, pourri et fini. Au milieu de l'après-midi, le soleil luisait sur la ville et la campagne, des camions passaient presque sur moi et des oies lançaient leurs cris rauques en pataugeant dans une mare.

Le fossé fut bon pour moi. Je me désintoxiquais lentement, difficilement, et je repris le chemin du collège.

Tu m'excuseras de revenir sur mon enfance. En lisant ce que j'ai écrit hier sur l'étrangeté, comment ne pas me rappeler la découverte de la souffrance physique et de la violence!

Quand mon père faisait boucherie, c'était moi qui tenais le poêlon, sous la gorge du cochon. «Tiens-le dur!» Je le tenais dur, pénétré d'horreur par les coups de couteau dans le cou épais de l'animal et l'afflux du sang à chaque cri désespéré qu'il lançait dans son agonie et qui effrayait visiblement les autres porcs laissés dans les enclos.

Le geste de mon père était aussi inéluctable et voulu par Dieu que celui d'Àbraham s'apprêtant à percer le coeur de son fils. C'était la loi de la vie.

Je devais me résigner moi-même parfois à aller tuer une poule. Pour aller au plus vite, je prenais une hache, et j'avais le remords de voir la pauvre bête se débattre longtemps en

faisant danser sa tête fendue qui arrosait le sol de sang. Il y avait aussi les veaux, qui tombaient d'un petit coup de hache sur le front. Il y avait les autres enfants, qui arrachaient les pattes aux sauterelles, faisaient fumer les crapauds, coupaient les vers en deux. Ne fallait-il pas enfiler les vers vivants dans les hameçons avec ses doigts pour le plaisir si innocent de la pêche? Étrange monde.

C'était si bien la loi, si nécessairement ainsi, que l'Histoire Sainte, que nous apprenions à l'école, était remplie elle-même d'épisodes sanguinaires. Et l'histoire du Canada nous apprenait des massacres et des martyres dont le récit était appris par coeur. «Ils lui arrachèrent les yeux, ils lui attachèrent au cou un collier de haches rougies au feu».

Prolongeant ces images, j'en inventais d'autres. En voici deux qui me tourmentaient encore il y a quelques années, à certains moments d'angoisse, la nuit : tomber de très haut sur une forêt de pointes aiguës, mâcher des lames de rasoir. Il me suffisait que ces horreurs fussent possibles pour en avoir peur.

Je me demande si ce cahier pourrait intéresser un autre que toi.

Je m'aperçois que je pourrais le remplir seulement sur le thème de l'étrangeté. Mais aujourd'hui, devant la mer, voilà que le mot faillit. L'étrange s'est changé en *étranger*.

Autrefois à Bellerive, lorsque j'allais au bord de la mer, resplendissante au soleil d'été, j'éprouvais une sorte de plaisir défini, mais pur, sans mélange. Depuis quelque temps j'ai perdu cette faculté.

Qu'est-ce que la mer? Ce matin, elle éclate toute en rires blancs, elle joue, légère fantaisie, notes de piano, Charles Trenet. Hier elle était houleuse, grise, hostile.

La mer, qu'est-ce? On peut la décrire, en dire les teintes, la consistance, la résistance, les propriétés — parmi lesquelles celle de me noyer, de me tuer. On la voit bien, la mer, on entend son poul, on respire son sel, on se laisse bercer par elle. Cela ne me donne pas ce que je cherche, ne me fait pas *comprendre* ce qu'elle est, ne nourrit pas mon esprit.

On lui attribue des symboles : la vie avec ses dangers; on lui applique des sensations ou des désirs: tendresse, évasion. Mais la mer elle-même est indifférente, elle est seulement la mer.

Elle n'a rien voulu pour moi, ne peut rien faire pour moi, n'a rien à m'apporter, à me faire comprendre. Elle est matière. Elle est étrangère.

Et s'il en est ainsi du reste... Effectivement j'avais la même hantise en regardant les étranges poissons de l'aquarium de Chicago. Après le plaisir de la découverte, après la légère excitation des sens, on essaie de trouver ce que c'est — une essence, disons — et on est déçu. Rien. On est ramené à la description et aux comparaisons. Ce petit ange de poisson ailé, cette énorme laideur somnolente, ce curieux morceau de vie, ne me disent rien en définitive, ne m'apportent rien, excepté que je les ai vus comme ceci ou comme cela. Epaisseur inintelligible, absurde, des choses. L'esprit est comme une faim qui se promène et qui ne rencontre que des roches.

J'aurais aimé pouvoir étudier le mécanisme complet d'un camion. J'aurais aimé... Comme je suis candide, moi qui suis assis comme Job sur mon fumier, sur la poussière de mes châteaux rêvés.

Eh bien! oui, j'aimerais pouvoir dessiner ici le mécanisme d'un gros Ford, car chaque fois que j'embarque dans la cabine d'un camionneur, je me sens étranger avec cette machine, infiniment plus qu'avec la mer, par exemple, ou un animal, ou que sais-je! Je suis saisi, dans le sens où je le fus lorsque la grosse dame du Couvoir Coopératif de Bellerive déclara devant la famille réunie : «Il a toujours été délicat!»

Je n'aimerais pas être marin, parce que la mer ne m'aime pas, n'est pas capable de correspondre avec rien d'humain. Mais camionneur! Dans les bras d'un six-tonnes avec un gros lettrage : *O'Connell Construction!* Je deviendrais vite plus sacreur que le camionneur le plus sacreur de la province de Québec!

J'avais imaginé une vie idéale : tranquille, libre, studieuse, sexuelle. J'en plaçais habituellement le lieu sur une île du St-Laurent ou encore sur le flanc d'une montagne comme celles qui

surplombent Bellerive. À dix-neuf ans, j'ai choisi de vivre la vie qui se rapprochait le plus de la vie idéale imaginée longtemps auparavant. Fuyant les contraintes du collège et de la famille, je me précipitai dans une maison religieuse que je connaissais. Je partis juste avant la fenaison, après quinze jours de vacances seulement, ce qui fut considéré comme un grand sacrifice. Je fus accueilli comme un sujet de choix, ayant la vocation marquée sur son front.

Je fus heureux pendant un an, exactement. Je faisais mes délices de *L'Imitation de Jésus-Christ*, des fraises cultivées dans les jardins du couvent, de tout. Mes ancêtres et mes frères avaient choisi des métiers durs et les risques de la famille, moi j'étais de toute évidence prédestiné pour la contemplation. Je crois encore qu'un bonheur très spécial est réservé aux chasseurs de lions, comme Hemingway, et même aux modestes camionneurs de la *O'Connell*, comme mon frère aîné, mais qu'un bonheur plus spécial encore, d'un ordre supérieur, ineffable et à prix difficile, est le lot des véritables hommes spirituels. Pour eux, d'ailleurs, le mot *bonheur* ne convient pas.

Un de mes grands-pères fut trappeur, l'autre défricheur. Le premier voyageait jusqu'à la baie d'Hudson à travers les bois, les montagnes et les lacs, tandis que l'autre ouvrait des terres dans la Matapédia. Les deux, j'en suis sûr, aimèrent le bois, la chasse, le whisky, leurs femmes, la vie.

J'ai connu un homme spirituel qui ne m'a jamais attiré mais qui garde pour moi une signification bien plus intéressante que le dernier des coureurs de bois ou le premier colon de Bellerive. Je n'ai pas vécu près de lui mais je l'ai rencontré ou vu maintes fois et j'ai entendu parler de lui. Il a subi une dizaine d'opérations chirurgicales, passé par toutes les variétés de pneumonies, séjourné dans deux ou trois sanatoriums. Il est peut-être encore étendu sur un lit d'hôpital en ce moment, la face illuminée de paix. Ceux qui vont le voir ne vont pas le consoler mais se faire consoler. Les gens de Bellerive racontent qu'il fait des miracles.

Peu n'importe qu'une paroissienne de Bellerive ait été ou non guérie d'un de ses maux, j'aime voir cet homme, cette ombre d'homme, au-dessus de la foule des camionneurs et des chasseurs. J'aime le sourire du Père Pneumonie, parce qu'il n'a

rien de commun avec les sourires d'une fille vierge ou d'un camionneur, c'est un sourire qui blesse.

Les enfants lui avaient donné un sobriquet méchant. Que lui importait, vraiment! Qu'est-ce qui peut faire du mal à un homme spirituel?

J'ai entendu quatre fois le braiement sinistre d'un âne la nuit dernière.

Lorsque j'étais petit garçon, je priais pour souffrir durant ma vie, afin d'aller au ciel dès ma mort.

Pendant dix ans mes maîtres ont été l'angoisse, l'insomnie, l'attente.

Parfois je faisais l'addition : depuis quatre ans, depuis cinq ans, depuis six ans je suis fatigué... depuis six ans je m'endors... depuis six ans je cherche le sommeil.

Que ne faisais-je pas pour dormir! Me priver de manger, marcher jusqu'à l'épuisement, prier, m'enivrer.

Voilà peu de temps, il m'arrivait encore d'être engourdi pendant le plus clair de mes jours. L'hiver dernier, je l'ai passé dans les limbes, essayant de me raidir et retombant avec plus de poids et de tristesse. Plus que jamais, je voyais que j'étais condamné à des intermittences de vie, et contraint vers la dureté de la terre et le repos de la mort. Ainsi mes années s'enroulent les unes sur les autres, et comme les vagues de la mer, reviennent toujours à la même pesanteur.

J'essaie maintenant de retracer le commencement de cette perte. Je revois la première défaite officielle : «Il a toujours été délicat», et la cave aux patates, et le fossé du congé de Pâques. Je revois surtout les années qui suivirent ma première année au couvent. Tout le bonheur simple, enfantin, qui m'avait baigné dans la ferveur et l'insouciance de mon abandon disparut en même temps que les peupliers et les pins qui ombragent notre cour. Je pris l'autobus pour rejoindre des étudiants dans une autre maison. Il faisait chaud et il y avait des femmes affreusement grimaçantes qui se rendaient en villégiature. J'ai été malade, j'ai demandé au chauffeur d'arrêter pour aller vomir derrière une cabane.

Les étudiants étaient en vacances et ils riaient comme des fous, ils faisaient fuser au loin, après les repas, pendant une heure, leurs rires creux. Je ne les aimais pas. Je regrettais mon couvent. Ils discutaient, ils critiquaient, puis ils riaient. Ils me donnaient des conseils. Ils avaient pitié de moi.

Il n'est pas nécessaire d'être dans un camp de concentration pour connaître le désespoir. Oh! désespoir est un bien grand mot, dirais-je. Je sais, je l'ai mesuré.

Chaque jour, entre une heure et cinq heures de l'après-midi, j'aurais préféré ne jamais exister. Le dimanche, à l'heure des vêpres... Non, je ne peux pas dire comment ce fut.

J'avais désiré ces études de lettres et de théologie.

Ce ne furent pas elles qui me dévorèrent, mais la société des étudiants, laïcs et moines, et mes efforts pour me crispier à leur règle de vie, à leurs idées, à leurs rires, à la sale nourriture et aux murs de prison de la Maison St-B.

Les plus faibles flanchaient, partaient «en repos» et ne revenaient pas. J'ai tenu, mais lorsque je suis sorti, je n'étais plus qu'une dépouille.

J'aurais fait un bon personnage pour le Greco. J'étais devenu incroyablement mystique.

Il n'y a pas de relation nécessaire entre la maladie et la mystique, et je n'ai pas voulu dire plus haut que le Père Pneumonie était un prototype. Mais dans le chemin sans retour que j'avais pris, maladie et mystique se lièrent indissolublement.

La maladie m'avait rendu mystique, la mystique me rendit plus malade encore.

O matins bleus de la Côte Nord! La journée commençait par une messe de Requiem. Pour rendre service au curé de la Rivière Cascoua, je me rendais de bonne heure à l'école des Soeurs et je m'asseyais dans un coin de la chapelle, où je faisais office de chantre. Pendant cet hiverlà, les paroles dantesques du *Dies irae* furent ma raison de vivre. L'épaule appuyée près d'une fenêtre, je les scandais en regardant la nappe de neige qui

s'étendait jusqu'à la lisière du bois, desséché et frissonnant. Les premières lueurs du jour bleuissaient le linceul froid de la terre et dégageaient la frange de forêt léthargique.

Le reste de la journée, je languissais. Le curé s'ingéniait à me trouver de menus travaux, que bientôt je n'eus même plus la force d'exécuter.

Cependant j'étais illuminé. Mon bonheur était spirituel. Un mot de l'Évangile ou de saint Paul, un verset du Pater transportait mon âme et m'ouvrait des visions toujours nouvelles. Une vie humaine me paraissait un temps trop court pour découvrir et méditer les mystères chrétiens.

Je ne mangeais presque pas, je dormais peu, j'avais froid. Plus je dépérissais, plus mon âme était forte. J'étais indifférent à ce qui pouvait m'arriver. La mort m'aurait été très douce.

Une nuit, une lumière extraordinaire se fit en moi. Je m'étais levé pour me préparer une tisane. Ma petite chambre semblait plus silencieuse que d'habitude dans la paix profonde d'une nuit d'hiver à la réserve indienne de la Rivière Cascoua. Une joie puissante m'empoigna soudain, sans raison, et pendant un long moment, tout m'apparut dans une clarté éblouissante. Ou plutôt, il n'y avait pas de moment, pas de temps. Un voile s'était déchiré et je voyais que tout était bien. Je ne peux pas dire que je voyais des choses nouvelles, mais la clarté sous laquelle je voyais me projetait dans une sphère de joie pure. J'étais étreint de tout mon être par la joie. Je pouvais n'être qu'un fétu de paille, jamais je n'avais goûté et ne goûterai une joie semblable.

Pour rendre ce phénomène, les mots sont maladroits et peuvent sembler d'une prétention insupportable. Je suis resté là, à veiller, et tout était renouvelé. Par la suite, je me suis souvent rappelé cette nuit.

Cette sorte de ravissement ne me paraît pas de nature sublime lorsque je le rapproche d'un autre phénomène qui s'était produit quelques mois auparavant, le lendemain de mon arrivée à la Rivière Cascoua. Nous étions au début de novembre. Il était tombé une bordée de neige, qui avait fondu et laissé la terre trempée. J'étais sorti, chaussé des lourdes bottes qu'on m'avait données, et j'avais pris un sentier conduisant au bois, je ne savais pas qu'il y avait un lac de ce côté, et lorsque j'aperçus

des vagues grises s'étirant derrière un rideau d'arbres défeuillés, j'en fus transporté de joie, je m'approchai et je me trouvai au bord d'un petit lac, qui pouvait avoir trois milles d'une rive à l'autre. Le vent était fort et poussait des lames jusqu'à mes pieds. J'étais ravi. J'ai mis les mains sur ma bouche pour réprimer les spasmes de contentement que la présence de l'eau me donnait.

Voilà les deux événements de l'hiver que j'ai passé à la Rivière Cascoua. Chaque fois que je sortais, je chaussais mes bottes doublées de peau de mouton. Elles étaient pesantes et j'avais si peu de force que l'opération exigeait un effort. Avant l'arrivée des grosses neiges, je me plaisais à aller palper l'herbe, qui restait verte par endroits. Après Noël, chaque bon matin, je partais en raquettes vers le bois. Lorsque je me sentais un peu plus d'énergie, j'emportais une hache.

Comme je dois être petit et méprisable pour un gros gars comme Hemingway!

Au chapitre XIII de son long roman, le héros fait l'amour avec l'Espagnole pour la deuxième fois. «Peut-être que c'est cela, ma vie, et que, au lieu de durer soixante-dix ans, elle n'aura duré que soixante-dix heures».

«C'est le livre d'un homme qui aime la vie...» Non, je fais erreur. C'est bien écrit : «...d'un homme qui connaît la vie».

Je revois le Père Pneumonie étendu sur un lit blanc, les yeux pleins d'une vision de vie. Je crois que le Père Pneumonie connaît la vie mieux que M. Hemingway.

Les poissons connaissent mieux la mer que les navigateurs. Toute la différence vient de ce qu'ils n'ont qu'une connaissance de poisson.

«Et la terre a bougé», pour les deux amoureux. Cela est vrai, et bien dit. La virago, la préférée de l'auteur, dit : «Quand j'étais jeune, la terre bougeait tellement qu'on la sentait glisser dans l'espace et on avait peur qu'elle se dérobe sous vous. Cela arrivait toutes les nuits». C'est exagéré, mais justement dit.

Et puis, assez de grignotage. Au fond, je suis jaloux de Hemingway. Il aime trop la vie, l'amour, la boisson, la mer, la chasse, les taureaux. Taureau lui-même.

Je le voyais qui riait de moi hier lorsque je traversais les tunnels sous la falaise entre La Cala et Rincon de la Victoria. J'avais peur de voir sourdre le train!

La mer est une beauté ce midi, au soleil. En m'en venant sur la falaise tout à l'heure, j'ai vu un homme avec un bérêt, debout le long du chemin, regardant la baie de La Cala. Une voiture française était parquée.

La mer est une beauté, mais elle ne peut pas me procurer la plénitude que m'a donnée un petit lac gris, entouré de bois nu, un matin d'automne, sur la Côte Nord du St-Laurent. J'ai encore l'impression que la période la plus vécue, la plus remplie de ma vie fut l'hiver que j'ai passé à la réserve indienne de Cascoua.

Un abcès se forma au-dessus de mon genou droit et le médecin m'envoya à l'hôpital de Baie-Comeau. Je fus inconscient deux jours. De retour à la réserve, je remarquai un autre commencement d'enflure au cou. Peu à peu tout mon dos s'émailla de furoncles. Ils n'étaient pas douloureux mais m'empêchaient de bouger. C'est ce qui décida le curé à m'envoyer dans un hôpital de Québec. Le 20 mars, lorsque je partis, il y avait quatre pieds de neige à Cascoua.

Je passai dix jours à l'hôpital, «entre les mains des médecins», comme on dit. Entre leurs mains désinfectées qui me tapochaient le dos et le ventre et qui remplissaient des fiches. Les gardes m'apportaient des pilules et tous les jours je me soumettais à des examens. Lorsque je suis sorti de l'hôpital, j'étais plus mal qu'à mon entrée.

Les médecins ne découvrirent rien, évidemment. Ils étaient encore plus aveugles que moi. Je m'aperçus cependant que j'étais un sujet précieux pour eux. Plusieurs docteurs en veste blanche vinrent me voir et m'interroger. L'un d'eux resta au moins une heure dans ma chambre et parla du mariage, qu'il proposait comme un panacée. Un spécialiste du coeur me demanda quel était mon idéal. Je répondis : la vérité. Il trouva cela très noble, puis il essaya de me démontrer qu'un idéal aussi noble ne suffisait pas. Par exemple, qu'il fallait des médecins.

Au dernier spécialiste que j'ai vu, j'ai dit que j'étais content de souffrir, que je considérais cela non seulement comme une

chose normale mais comme une faveui insigne. Il me conseilla de retourner à Bellerive et de planter des fraises.

Ces docteurs avaient pitié de moi et moi j'avais pitié d'eux. Je voyais qu'ils ne comprenaient rien aux affaires de l'âme et peu aux affaires du corps. Je voyais qu'ils se sentaient, du fond de leurs yeux, importants, indispensables. Qu'ils se trouvaient bien avec leurs belles femmes, leurs belles maisons, leurs belles voitures, leurs belles vacances à Miami au mois de février, leur beau teint grillé par le soleil et l'alcool, leurs belles vitamines, leurs belles pilules blanches ou roses, leurs belles tuniques bien boutonnées, leurs belles mains bien lavées. Ils connaissent la vie mieux encore que Hemingway, ils l'ont étudiée de la procréation à la corruption, avec son organisation, ses processus, ses fonctions, ses sécrétions, ses moindres articulations.

Serais-je jaloux d'eux?

Le jour où je me suis retrouvé chez nous, dans ma chambre des vacances d'autrefois, j'ai pleuré. J'avais vingt-cinq ans. Mon aventure était bien finie. Ce n'est pas là que j'aurais dû aller, pour la vie ou la mort, mais je ne connaissais personne pour m'aider.

Il me semblait que ni la vie ni la mort ne voulaient de moi. Je n'étais bon ni pour la terre ni pour le ciel.

Depuis ce jour je suis un revenant. Ce jour attend encore son lendemain.

Je passe dans les rues et je vois des maisons. Non pas comme les pauvres cases de La Cala, mais les maisons calfeutrées du Canada, avec des lumières qui veulent dire : n'entrez pas, c'est nous qui sommes ici. Je passe dans les parcs et je vois des amoureux. Ils me regardent en disant : ne viens pas, c'est nous qui sommes ici. Je passe devant les églises, mais je n'y entre pas, comme autrefois. Je passe devant ma jeunesse, et elle me dit : Holà! Où vas-tu donc comme ça? On ne te reconnaît plus! — Alors je me sauve en courant, j'ai honte. Je maudis ma jeunesse et tous ceux qui me regardent, je cherche un endroit où me blottir. Là, je retrouve ma liberté, je prends un miroir pour me regarder et je me reconnais. Là, je me comprends, je m'explique, je me justifie. Je pose mes limites de nouveau. Puis je me secoue, je m'essuie la face, je serre ma ceinture, et je repars.

Je repars vers rien. Vers un bureau où il y a six filles et quatre garçons qui mâchent de la gomme. L'entreprise est florissante, le patron, ambitieux. Les machines à écrire noircissent du papier, les lettres arrivent et partent, le mardi succède au lundi, et le reste.

Lorsque je reviens chez moi, c'est-à-dire dans ma chambre louée, à trente dollars par mois, chauffée, éclairée (la chambre), je m'étends sur mon lit et je laisse venir ce que j'ai attendu toute la journée : le sommeil.

Avant ma promotion comme employé de bureau, j'ai passé trois saisons sans rien faire. D'abord, le printemps et l'été à Bellerive insensiblement me ranimèrent. Les champs semblent heureux lorsqu'on les regarde, et si on les regarde longtemps, avec leurs inclinaisons, leurs fleurs auxquelles personne ne fait attention, leur patience, ils nous communiquent leur calme.

J'allais voir le fleuve presque tous les jours. En amont de Bellerive, de petites plages de galets s'étendent entre des rochers bizarres. C'est là que j'ai appris à aimer passionnément le soleil. Lorsque le ciel était couvert, je me contentais d'écouter le ruissellement de l'eau.

À mesure que mon corps se reprenait, mes habitudes mystiques se déprenaient. Cela aussi était insensible.

Moins je m'occupais de mon âme, plus je m'occupais de mon corps. Je connais mon corps comme si je l'avais pétri moi-même — et fort mal, bien entendu. Mon corps est une plante fragile que j'ai appris à cultiver au long de longues années perdues. Il n'est indifférent à rien : ni à une orange, ni à un rayon de soleil, ni à une chemise propre, ni à un souvenir, ni à un mot, ni à une poignée de main, ni à un parfum de trèfle dans l'air de juin. Je connais la vérité de certaines expressions populaires : avoir l'estomac bien accroché, avoir mal au cœur, n'avoir pas froid aux yeux, avoir du jarret, avoir le feu au c...

Je ne suis maître de mon corps que dans de faibles bornes. C'est lui qui est maître de mon destin. Je ne peux rien décider sans lui, et je sais d'ailleurs qu'il n'aime pas les décisions. Il les contrecarre sournoisement. Dans certains livres spirituels, le corps est «mon frère l'âne». Pour moi, cet âne est mon maître.

Pendant un mois j'ai suivi les traitements d'un chiropraticien. Cet homme était extrêmement gentil, toujours souriant. Dès qu'on pénétrait dans l'antichambre, bourrée de personnes troublées qui avaient «tout essayé», on était gagné par une musique douce qui arrivait du plafond, et par une lumière non moins douce qui s'épanchait sur des fauteuil moelleux... Hélas, l'effet des massages pratiqués sur mes vertèbres était détruit d'avance par les ennuis du voyage.

Dans ma chambre de la Rivière Cascoua, je n'aurais jamais admis une image profane, un tapis ou un fauteuil. Maintenant je commençais à faire des concessions à mon corps, à la chair. Je tenais encore à mes vieux habits mais j'acceptais des pantoufles. Je ne mettais pas encore de sucre dans mon café mais j'y versais de la crème.

De pareilles parcimonies dénotent une sensualité et une gourmandise profondes, délicates, sous les apparences contraires. Je me souviens d'avoir lu sous la plume d'un romancier que le comble de la volupté est le martyre.

Je me souviens aussi d'une visite faite à une parente, un après-midi, pendant cet été passé à Bellerive. Elle repassait du linge, j'étais assis près d'une table. Elle sortit un plateau de biscuits au chocolat et le déposa devant moi. Elle savait bien que j'en voulais. L'eau m'en venait à la bouche. Elle me pria plusieurs fois d'en prendre. Je n'avais pas goûté à cette friandise depuis des années. Je humais l'odeur du chocolat, je sentais la guimauve fondre sur ma langue, mais je résistais, je n'en prenais pas.

Les sensuels les plus raffinés sont souvent ceux qui font profession de pénitence. De même une habitude de maladie développe des puissances nouvelles et redoutables de jouissance. La patrie perdue que l'on reconquiert a infiniment plus de prix qu'auparavant.

Au mois de septembre, j'écrivis au curé de la Rivière Cascoua. Cet excellent homme fit l'inventaire de tout ce qu'il connaissait de bien placé dans la province, et par son intercession je reçus une offre d'emploi dans la ville de N. C'était pour le commencement de l'année suivante. Dans l'intervalle je fis deux

voyages à Québec et à Montréal, puis, ne voulant pas retourner chez nous, je partis tout de suite pour N., où, par chance, je trouvai une petite chambre à prix très modique.

À Montréal j'avais rencontré par hasard quelques camarades de collège, qui achevaient leurs études à l'université. J'aurais préféré ne voir personne qui me connût. J'ai perçu facilement chez mes condisciples, devenus des hommes, le sentiment qui me blessait chez le curé de la réserve indienne : la pitié. J'étais une épave. Ils me demandaient ce que je faisais mais ils n'osaient pas me questionner sur mon passé.

J'excitais la pitié et je le savais, et j'étais incapable de ne pas en souffrir. C'était cette même pitié que j'avais trouvée chez nous à mon retour de l'hôpital et dans la suite. Pour beaucoup de gens, quitter un habit religieux équivalait presque à un suicide, et ceux qui en ont porté un, ne serait-ce qu'un jour, restent marqués pour toujours.

J'aspirais donc, de toutes mes forces hésitantes, à me libérer de la famille — pour la deuxième fois — et de toutes les connaissances et de toute pitié. Dès que je fus à N., je me sentis presque heureux. Sans doute j'appréhendais ce qui approchait, sans doute de nouveaux tourments s'ajoutaient à mes anciens, mais je jouissais de chaque minute de mon indépendance. Enfin j'étais complètement libre de mes allées et venues, enfin je n'avais pas à répondre aux questions habituelles: Comment ça va? Qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu veux faire ensuite? Je ne voulais rien, je laissais faire, et je ne faisais rien, parce que je ne pouvais rien.

À N., il y avait une rivière et un pont. J'allais souvent déambuler sur le pont. N'ayant personne à qui parler, je parlais au pont et à l'eau qui coulait en bas. A travers le pont je voyais les hommes qui l'avaient construit, et j'étais d'accord avec eux, je trouvais qu'un pont à cet endroit était une nécessité et qu'il était construit solidement. Je me réconciliais ainsi avec les hommes. J'ai toujours besoin de me réconcilier avec les autres. Même ceux qui m'aidaient le faisaient par pitié, c'est donc que, au fond, ils n'étaient pas avec moi.

L'Allemand qui partageait ma *casa* ici est parti hier.

«L important pour moi, disait-il, c'est moi-même. Je suis égoïste et je suis fier de moi. Je dois être égoïste et fier, pour faire quelque chose. Je fais de la poésie. Ce que je fais, c'est pour les autres, mais plus encore pour moi. Si les pêcheurs de La Cala n'avaient pas de femmes et d'enfants, ils ne pêcheraient pas, et s'il n'y avait personne d'autre que moi en Allemagne, je n'écrirais pas. Cela ne veut pas dire que je travaille pour les autres, jamais! Je travaille pour moi-même. On ne fait jamais rien que pour soi. Si je donne un sou à un infirme qui tend la main à la porte d'un café, c'est parce que je n'aime pas le voir là, j'en ai pitié. Je suis trop fier pour le laisser attendre. C'est donc pour moi, non pour lui. Supposons que je sois parmi un groupe de quarante hommes et qu'un d'entre nous doive être tué immédiatement. Je m'avancerais sans hésiter et je dirais : «Tuez-moi!» Pourquoi? Non pas parce que j'aime les trente-neuf qui sont plantés là, mais parce que si je reste dans mon coin et que je vois un autre se faire tuer, je ne dormirai pas bien ce soir.»

Je suis content qu'il soit parti, il commençait à me taper sur les nerfs. J'avais cru d'abord lui rendre service, il était sans le sou. Il n'a pas reçu l'argent qu'il attendait et je payais pour deux. «J'aime les oranges» : il lui fallait sa douzaine d'oranges tous les jours. «J'aime le vin» : il lui fallait son Malaga chaque fois qu'il passait devant une taverne. Et quel appétit! Un appétit d'Allemand, c'est tout dire.

Son refrain était: *I am a boy of twenty-one. I am a poet. I am happy. Why not?* Je ramassais les pelures d'oranges et les soucoupes cassées.

Il était profondément égoïste dans sa conduite et fier dans ses idées. Il me reprocha mon propre égoïsme l'autre jour de façon inattendue. Je lui disais que je n'aimais pas les gens de La Cala parce qu'ils me dévisageaient encore comme au premier jour, comme si j'étais un criminel ou un objet de curiosité. Il me répondit : «Comme tu es égoïste, mon vieux! Tu oublies qu'ils ont le droit de te regarder tant qu'ils veulent. Toi tu n'aimes pas cela, mais eux aiment cela. Laisse-les jouir en paix de leur droit!»

Son premier discours me démontrait que si j'avais accepté sa demande lorsque je l'avais rencontré, affamé et fatigué, à

Malaga, c'était pour moi et non pour lui. Il était logique car il ne montrait aucune reconnaissance.

Je me suis présenté chez *V. Limitée* le 3 janvier. J'ai demandé au gérant si c'était possible pour moi de travailler dans l'entrepôt au lieu du bureau. Il ne comprit pas.

Comment suis-je parvenu à rester là six mois? La nature a des réserves d'endurance quasi illimitées. On croit avoir touché le fond et il en reste encore.

Au début, je me disais : Allons, c'est le démarrage. Je finirai bien par m'y faire. Au bout de quelques semaines, comme c'était toujours aussi difficile, je commençai à me trouver téméraire d'avoir pris un emploi de troisième secrétaire et à me fixer des dates pour quitter.

Dans la longueur exaspérante des heures, je me réservais quelques minutes aux cabinets de toilette. Là, je bâillais, je m'étirais, je me pliais, je me tâtais pour voir si je vivais encore. Je me plongeais le front dans l'eau froide.

Le patron n'était pas content de moi. Il sembla moins mécontent à partir du jour où je lui dis que moi non plus je n'étais pas content de moi. Il fut même déçu lorsque je lui annonçai mon départ pour le mois de juin.

Malgré tout, elle me donna de l'assurance, cette première rencontre avec le monde du «p'tit train-train quotidien», des sandwiches, des autobus, des chansonnettes, des potins, du café à trois heures, de la paye à la fin de la quinzaine. Elle m'apprit les dimensions des millions de vies d'employés qui se débobinent dans les villes, avec leurs alternances de petits bonheurs et de petits malheurs. Ce monde ordinaire connaît de grosses amours et de grosses peines, comme au cinéma, mais il ne va pas jusqu'à l'oraison mentale ni jusqu'à la véritable neurasthénie. Le sport, la radio, la religion du dimanche, le syndicat, les amis, l'aident à se conserver tel qu'il est.

Maintenant j'avais le droit de marcher dans la rue au milieu des autres, j'avais ma carte de profession comme les autres et mon carnet d'assurance-chômage, et même ma formule d'impôt.

Cette nuit encore j'ai entendu les lamentations de l'âne. Il doit passer la nuit juste derrière la palissade de la cour. Les halètements qu'il lance imitent exactement le bruit de la pompe à eau. Par ailleurs, chaque fois que j'entends braire un âne, j'ai l'impression qu'il se meurt de soif.

J'ai pris mon roman de la collection du Livre de Poche, j'ai lu deux chapitres. Pour la première fois j'ai pris goût au livre de Hemingway. Au chapitre XIV, il tombe de la neige, et dans la grotte, la virago finit par être éloquente avec ses histoires de toréadors.

J'ai entendu l'âne pomper plusieurs fois et je me suis recouché avec de la neige plein les yeux. Personne n'aime l'hiver à Bellerive excepté les enfants. Dans chaque lettre que je reçois, aujourd'hui comme autrefois, je lis : «Le fleuve a commencé à geler, le fleuve est glacé...» Nous n'avons pas de misère et de révolutions comme en Espagne, nos rivières sont toujours pleines, nos étables sont plus confortables que les maisons des pêcheurs espagnols. Si nos poètes sont si tristes, c'est à cause de l'hiver, sans doute, et de leur exil intérieur. «Je suis un fils déchu de race surhumaine».

Je n'avais pas quitté pour toujours mon poste de troisième secrétaire à N. J'y revins dès l'automne suivant. Pendant l'été, je me promenai en Gaspésie et en Nouvelle-Angleterre. Je vivais pauvrement et librement. À chacun de mes voyages à Québec, j'allais manger et coucher à l'Armée du Salut.

J'avais entrepris, pour le compte d'un musée, une enquête sur les monuments artistiques de la région du Bas du Fleuve. Ce travail m'intéressait et occupait le meilleur de mon temps.

Temps trop vite passé: le bel été, qui me faisait renaître. Ah! comme je désirais maintenant retrouver mon énergie et mon appétit d'autrefois! Je les sentais pointer.

Il fallait trouver mieux encore. J'avais entendu dire qu'on embauchait des hommes pour un chantier de route sur la Côte Nord. Je fis mon paqueton, et je partis de bonne heure de Bellerive, un matin, au mois d'août.

En attendant le traversier, je reconnus un gars de Bellerive qui vint à moi et m'invita à aller boire dans une chambre d'hôtel. Il y avait là deux autres engagés déjà éméchés. Je pris le parti de rire de leurs niaiseries et de répondre par d'autres niaiseries à leurs tapes d'épaules. Je m'ennuyais beaucoup. Je bus assez pour être malade sur le traversier et dans le camion qui nous amena ensuite jusqu'à B.

B. était un poste forestier très actif en été. À cette époque on construisait un barrage et une centrale électrique à une quinzaine de milles plus haut. Le campement des travailleurs, comprenant une cuisine et un dortoir, se trouvait dans une éclaircie, sur un terrain rasé au bulldozer. On apercevait, à bonne distance, sur le bord de la rivière, les chalets réservés aux gens de la compagnie et du gouvernement.

Mes amis furent les arbres et le soleil. Je les reconnus dès mon arrivée. Je passai à la cuisine, pour l'apparence, et je m'éclipsai aussitôt. Dans la grande salle noire et basse, les hommes mangeaient, presque en silence. Les tables étaient chargées de saucisses et de pâtisseries.

La première nuit, je dormis peu, malgré mon extrême fatigue. Le lendemain, à six heures du matin, j'étais assigné sur le concasseur. Un étudiant de Montréal, Pierre, travaillerait avec moi. Il fallait alimenter le concasseur à travers un crible installé sur une fosse carrée, et rejeter les roches trop grosses. Les camions venaient reculer sur un pont d'approche pour déverser le gravier brut sur le crible, qu'on appelait le *beû*. Pierre et moi faisions passer le sable mêlé de cailloux dans les trous avec nos pieds et nos mains. Entre chaque camion nous avions le temps de nous reposer. Nous faisions des journées de douze heures.

Où donc étaient rendues mes facultés d'oraison mentale pour que je m'ennuie si franchement pendant les trois semaines que j'ai passées à B.? Un jour était un siècle. À deux heures de l'après-midi, je n'étais plus un être humain mais une poche de sable avec une pierre au-dessus.

J'essayais de fixer mon esprit sur quelque chose mais cela ne durait guère. La roche, le sable, la poussière, les machines, leur vrombissement incessant, avaient raison de tout et détruisaient tout. La matière dure était finalement plus forte qu'aucune idée et qu'aucune volonté. La matière dure était victorieuse de tout.

Je me rappelle que j'avais essayé plusieurs fois de fixer mon esprit sur la Sainte Vierge. J'étais ramené, hélas, à des voiles, à des robes de femme, puis à un corps de femme. Ensuite, tout cela dans une grotte. Elle était apparue dans une grotte. Pourrait-elle apparaître dans la gueule d'une pelle mécanique, comme celle que je voyais tourner toute la journée? Je devenais dur! J'exigeais que si elle apparût sur la terre, elle pût choisir aussi bien une grue qu'une grotte. Je trouvais cela trop facile, apparaître dans une grotte, ou dans la symphonie pastorale d'un champ. Dieu lui-même, s'il n'était pas sur notre chantier, avec les machines, dans la poussière, dans l'engrenage des machines, autant que dans les champs avec les bergers, il n'était pas Dieu.

Ce qui me réussissait le mieux était de ne pas lutter contre le vide, comme un poisson qui s'épuise hors de l'eau, mais de le laisser se figer dans mon esprit et mon corps. Je m'appliquais donc à ne plus penser à rien et à abandonner toute velléité, à devenir impersonnel, sans regarder l'heure ou la position du soleil. Une charge approchait, s'écroulait sur le «*beu*», puis une autre, puis une autre, puis une autre encore, et une autre, et...

Pierre, à qui l'ennui donnait mauvaise humeur, disait que nous avions le pire boulot du chantier. Je me rendais compte, d'ailleurs, que les gars aimaient leurs camions, s'intéressaient aux machines. Celui qui était chauffeur sur la pelle mécanique ne se plaignait jamais et affichait toujours une belle humeur. Le dimanche, il invitait les autres à boxer avec lui dans la cuisine.

La plupart des engagés travaillaient pour la compagnie depuis longtemps. Ils étaient tous dans la vingtaine. Un seul était marié, et on racontait que le pauvre diable avait trouvé sa femme avec un autre en arrivant chez lui un jour, après une absence de trois mois.

Il m'apparut que la principale, sinon l'unique préoccupation des gars de mon équipe était le sexe. Depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir, ils n'élevaient pas la voix sans se référer aux basses affaires de sexe, de femmes, d'amour. Il n'y avait pas une femme à B., du moins pas une visible en dehors du domaine réservé. Naturellement il y en avait au Barrage, et de toutes sortes. Les gars ne parlaient jamais

des «femmes», ils parlaient des «peaux». Lorsqu'ils allaient au Barrage, ils disaient qu'ils allaient «à la peau». Leurs exploits se limitaient la plupart du temps, je crois, à s'asseoir à une table de l'unique cabaret de l'endroit. Le reste se passait en imagination. Un samedi soir, je revins avec trois d'entre eux, également saouls. Ils chantèrent *Le Rapide blanc*, en improvisant de leur meilleur cru, jusqu'à être époumonnés.

Notre contremaître était un homme court et gonflé, rougeaud et souffleux, qui parlait seulement anglais et ne riait jamais. Il semblait n'exister que pour le bout de chemin à faire. Le samedi midi, il disparaissait dans le domaine réservé aux «maudits Anglais» sur le bord de la rivière. Lorsqu'il revenait le lundi matin, plus rouge et plus souffleux, les gars disaient qu'il avait *brossé*. S'il nous adressait la parole, c'est parce que c'était très nécessaire, et chacun d'entre nous ne valait pas plus qu'une bonne roche enfoncée pour toujours dans la chaussée.

Le sexe me préoccupait moi aussi, mais beaucoup moins, ou, en tous cas, d'une autre façon.

Comme il me trouvait trop tranquille, quelqu'un me demanda un jour si j'étais marié. Je n'étais pas encore habitué à cette question. On m'aurait demandé si j'étais un nègre que la chose n'eût pas eu un son plus étrange à mes oreilles.

J'ai tenu trois semaines, jour après jour, contre les jours trop longs et les nuits trop courtes, contre la poussière, la roche et le contremaître. Ces trois semaines restent plus claires dans mon souvenir que les trois ans que j'ai passées plus tôt à la Maison St-B.

Lorsque je retournai chez *F. Limitée*, les camarades du bureau ne me reconnurent pas. J'étais changé, plus ouvert avec eux et plus gai. Le travail me fut encore très pénible, mais, somme toute, moins que l'hiver précédent.

Je faisais des économies dans l'intention de partir en voyage. En décembre, peu de temps avant Noël, une note fut affichée au tableau vert : la compagnie offrait le transfert d'un employé dans l'Ouest. La firme de N. était subsidiaire d'une société ayant des intérêts dans tout le Canada.

Je me précipitai dans le cabinet du gérant et je m'offris pour l'emploi, je pris le train pour l'Alberta une semaine après.

Je ne sais pas au juste comment j'avais appris à haïr les Anglais, à les regarder comme la race mauvaise. D'ailleurs, mon cher Paul — ici je dois revenir à mon enfance la notion que nous avions des *Anglais* à Bellerive était vague et générale. Elle embrassait tous ceux qui parlaient la même langue que les quelques aviateurs et leurs familles retires dans un petit monde clos et limité par une belle haie verte, à la base de la St. Lawrence Aviation à Bellerive. Tous avaient trempé dans la déportation des Acadiens, tous étaient protestants.

Néanmoins, à l'école du village (où j'ai fait ma septième), tous les samedis, avant les classes de l'après-midi, le Frère Préfet de discipline nous faisait chanter le *God save the King* avec l'*O Canada*. En français, l'hymne n'avait pas la malignité qu'il revêtait plus tard pour moi.

Dieu protège le Roi,
En lui nous avons foi,
Dieu sauve le Roi!

C'était presque un cantique : Dieu, foi, salut...

À part la base aérienne, les seuls contacts qu'un habitant de Bellerive pouvait avoir avec des représentants de la race maudite étaient fournis par la foire annuelle, où convergeaient, vers la fin du mois d'août, les meilleurs spécimens d'autres races animales plus utiles au bien de la paroisse. Malgré les avertissements du curé, le dimanche de l'Exposition, la compagnie foraine réunissait la plus grande foule de l'année, avec ses jeux mécaniques, ses curiosités et ses vaudevilles. Des danseuses alignaient leurs cuisses nues sur des plateformes, et dans les baraques on vendait des saucisses le vendredi. Chaque année, la compagnie ramenait une bohémienne qui était à elle seule un spectacle: mouchoir rouge sur la tête, arsenal de bracelets, colliers et pendants d'oreilles, pantalon serré, deux énormes poches pleines de sous sur le ventre. Elle promenait sa tête de pirate devant les tentes en fumant et en faisant sonner sa monnaie. Lorsqu'il y avait assez de monde, elle faisait tourner une roue de fortune installée au milieu d'un étalage de poupées et de bagatelles. Personne ne la comprenait puisqu'elle ne

parlait pas français, mais quand on l'avait vue on ne pouvait pas l'oublier. Ses manières si différentes des femmes de Bellerive contribuèrent à me faire une idée de la race anglaise.

Je connus une des plus grandes désillusions de ma vie lorsque j'arrivai, à quatorze ans, à X, pour découvrir que plusieurs magasins avaient des affiches anglaises. Ma joie de ce jour extraordinaire où j'entrais au collège fut entièrement gâtée. Il fallait donc que ma petite tête fût déjà, et je ne sais trop comment l'expliquer, exaltée de patriotisme, pour que les sandwiches aux oeufs du restaurant *Hollywood*, mon premier repas en dehors de la famille, n'eussent aucun goût. Comment se faisait-il que le plus grand restaurant de X. n'était pas français? Je devais apprendre que le propriétaire était un Syrien, mais les sentiments d'un enfant de quatorze ans sont sans nuance.

De par mon éducation et mon donquichotisme naturel, je me préparais à prendre rang parmi les patriotes canadiens-français.

Au collège, lors d'un examen semestriel, le professeur d'anglais avait choisi comme sujet de composition : pourquoi il faut apprendre l'anglais. Je développai le sujet contraire: les raisons pour ne pas apprendre l'anglais. Cette fois-là, je ne fus pas premier.

Quand j'allais à Montréal, collégien, je me sentais humilié dans ma fierté patriotique. C'était si différent des choses apprises.

Enfin, que j'appartinse à un petit peuple pauvre et réprimé, ce fut bien la moindre chose à laquelle je devais forcément me résigner avec les années.

Et m'arriva cette aurore dorée il y a trois ans: aller vivre dans l'Ouest.

A partir de ce temps je me reconnais mieux tel que je suis aujourd'hui : sauvage, avec un besoin forcené de rire et danser; sensuel, et vivant toujours dans l'inconfort et le malaise; inquiet, et passant pour bohème; égoïste, mais refusant une vie réservée à moi-même.

Mrs. Snider fut mon amie et ma femme de chambre à Calgary. Misses Snider, veuve, *furnished rooms*, 215—7^e avenue est. Depuis elle, j'ai une prédilection pour les vieilles femmes, en particulier les vieilles veuves.

Elles sont inutiles et douces, comme moi. Elles s'ennuient en hiver. Elles sont coquettes avec mélancolie. Elles s'endorment dans leurs fauteuils et se réveillent honteuses d'avoir été vues la bouche ouverte. Elles aiment la crème glacée comme des enfants d'écoles. Elles n'ont pas de prétentions sur l'autre sexe. Leur contentement, leur compréhension, leur indulgence, remplacent amplement la beauté sexuelle. Elles mettent des fleurs sur le piano.

Mrs. Snider fut aussi nécessaire pour moi à Calgary que la tranche de bifteck que j'achetais tous les midis au marché en revenant du bureau. Elle était ronde de ceinture et de bras, Mrs. Snider, bien en chair, assez ressemblante avec les dessins humoristiques de commères que l'on voit dans les coins des pages de journaux. Son nez retroussé et sa coiffure relevée lui gardaient un air enfantin très agréable. Ce que je trouvais d'anglais chez elle était d'abord sa bouche et ses yeux, ses yeux surtout, gris vert, nets et sûrs d'eux-mêmes. L'assurance allant jusqu'à l'insolence, est une qualité anglaise qui ne s'est pas démentie pour moi depuis la première fois que j'ai vu la grosse bohémienne à la foire de Bellerive. La santé en est une autre. En voyant les bras roses et gras de Mrs. Snider, je pensais qu'elle avait dû jouer au baseball ou au golf autrefois. Je ne le lui ai jamais demandé, nous parlions d'autres choses. Mais je remarquais, le lundi matin, qu'elle charroyait les ballots de linge dans l'escalier de la cave avec une souplesse admirable. (J'ai cru longtemps que lorsqu'elle parlait de son *basement*, elle désignait son arrière-train.)

Un troisième trait anglais chez Mrs. Snider était quelques-unes des charmantes habitudes qui adoucissent la vie — la vie déjà assez douce de ceux qui se réservent des loisirs toute leur vie. Le mot *enjoy* me semble intraduisible en français. Chez nous, je veux dire à Bellerive, lorsque les femmes ont donné leur vie à leurs maris et à leurs enfants et quelles commencent à avoir des loisirs, elles prennent leur tricotage et leur chapelet. Mrs. Snider fit une bouche terrible lorsque je lui dis que ma mère avait eu douze enfants et que maintenant elle se sentait un peu fatiguée.

«Moi j'en ai eu deux et je sais ce que c'est». Donc, toutes les femmes de la 7^e avenue qui avaient des loisirs, s'invitaient entre elles pour jouer au bridge, prendre le thé, fumer, introduire une nouvelle amie, ou simplement se trouver ensemble, pour le plaisir. Au fait, Mrs. Snider n'avait pas besoin de la compagnie des voisines pour être heureuse, elle l'était naturellement.

Après les repas, elle s'asseyait avec le *Globe and Mail* sur ses genoux et une cigarette. Elle ne manquait jamais son feuilleton radiophonique dans la matinée. Elle faisait un peu de piano, pas longtemps car elle n'avait plus le doigté. L'après-midi, elle conversait au téléphone, prenait le thé, et lorsqu'il faisait beau, à la fin de la semaine, allait voir les ventes spéciales dans les magasins. Chaque beau dimanche, hiver comme été, elle sortait son *Plymouth* pour aller faire un tour dans la campagne. Oui, cette femme de soixante-cinq ans allait seule faire cent milles sur la route, dans un paysage monotone qu'elle connaissait bien, et elle revenait enchantée. Née en Ontario, elle aimait l'Ouest depuis qu'elle y était arrivée, petite fille, avec son père, venu ouvrir un commerce en Saskatchewan. Elle disait qu'elle ne pourrait jamais retourner dans l'Est, comme si la platitude canadienne n'était pas la même au-delà des Grands Lacs.

Quant à moi, le pays était certes nouveau, avec son monde particulier, et aujourd'hui il revêt cette couleur familière qui s'interpose entre les choses connues et nous-mêmes et qui nous fait croire que ces choses nous reconnaissent aussi: *mon vieux Texas, ma Bretagne...* Je sais que la neige fond à Calgary et Régina aujourd'hui, je l'entends tomber en gouttes sur les trottoirs fumants, et dans un an j'entendrai le souffle de la Méditerranée sur la plage de La Cala. Je sais que Mrs. Snider va se farder les joues dans sa chambre, elle croit que je ne la vois pas, mais je la vois, et elle remonte ses cheveux teints.

Le *Good morning* si réchauffant de Mrs. Snider se prolongeait pour moi dans la courtoisie souriante du patron, qui me facilitait tout, et dans la camaraderie de tous les gens que je côtoyais et qui vous font croire dès l'abord que vous êtes un *gentleman*, et plus, un de leurs *fellows*. Lorsque ces gens me demandaient mon nom, ils voulaient dire mon prénom, et dès lors ils ne m'en connaissaient pas d'autre.

La nouveauté essentielle pour moi était que les *Anglais* non seulement me paraissaient bons enfants, excellents, mais étaient absolument sûrs de l'être, et me forçaient à sortir de la morale rigide et introspective où j'avais trop longtemps vécu. Ils n'avaient pas le sens du péché ni du défaut, avec cette conscience individuelle toujours en éveil que j'avais développée dès mon enfance. Leur milieu ne les poussait nullement à se sentir coupables ou inférieurs en aucune manière, mais plutôt à être confiants et bons, *good people*. Morale floue et courte, mais dynamique, sociale, extérieure, laissant la conscience personnelle s'arranger directement avec son Dieu sur les questions de détail. Les *Anglais* me paraissaient nuls en spéculation, mais admirables dans les affaires et la vie pratique. Ils ne s'imposaient pas de pénitences, ne s'indisposaient de rien, n'indisposaient pas les autres, ne maugréaient pas, mais s'appliquaient à faire de leur mieux et à jouir de leur mieux dans le temps et le lieu donnés. Pour Mrs. Snider, par exemple, deux conjoints qui ne s'entendaient plus devaient divorcer, autrement ils devenaient vraiment mauvais l'un et l'autre par suite de leur mésentente. Pas d'abaissement, pas de péché, pas de mystique non plus, pas de contemplation, pas de couvents, dans ce monde pratique et simple, car le monde spirituel se désintéresse du bien-être, des réunions sociales, du pétrole et des *good feelings*.

Moi je restais en marge de l'un comme de l'autre. Au bureau, j'étais le fantôme de moi-même. Je m'entretenais en vie, d'une certaine façon. En dehors du bureau, je poursuivais des lubies.

Les militants d'une secte se groupaient souvent en public pour jouer de la fanfare et témoigner de leurs conversions. J'aimais les écouter.

En fin de compte, il y avait des illusionnistes comme moi dans cette ville. Chaque printemps, on découvre des cadavres à la dérive sur la rivière. Pendant que la *police montée* fait enquête, une autre personne se jette à l'eau. Elle ne réussit pas toujours à disparaître en paix sous les dernières glaces de l'hiver que le courant emporte.

Lorsque le journal rapportait des faits, j'ouvrais les yeux. J'étais content, j'avais la preuve que je n'étais pas seul.

Il y avait un seul café vraiment sordide dans la ville. Il était toujours bondé de chômeurs, de réfugiés hongrois, d'indiens, de métis, d'ivrognes ukrainiens. C'était le pays des dépayés, mon pays. La soupe n'avait aucun goût mais l'atmosphère en avait plusieurs.

La porte voisine du café portait une inscription en rouge : *Rescue Mission*. J'y suis entré maintes fois. Tout le monde était bien reçu, et on ne posait pas de questions à personne. Une chaise, un livret de cantiques, de la chaleur, un harmonium, un bouquet de fleurs sur la tribune. Je chantais avec les immigrants et les chômeurs les cantiques extrêmement simples dont les airs rappelaient vaguement des chansons de cowboy. Ceux qui adressaient la parole entre les hymnes ne portaient même pas le titre de *Reverend*. Ils avaient une manière directe, assez curieuse, de parler du Christ. Ils demandaient des témoignages. Des hommes et des femmes parmi l'assistance se levaient l'un après l'autre pour dire qu'ils avaient eu le réconfort divin. Ils parlaient de leur expérience de façon aussi naturelle que de leurs chaussures, mais cela ressemblait souvent à des leçons apprises.

Les assemblées évangéliques, les confessions publiques, les « croisades de guérisons », me fournissaient quelques distractions originales. Je m'en amusais. Il ne m'était pas toujours facile de me déprendre des prosélytes mormons ou adventistes auxquels je m'oubliais à prêter l'oreille. Plus souvent je m'introduisais dans une salle de réunions, une de ces *community hall* qui sont un des éléments essentiels de la vie sociale dans l'Ouest.

Si je faisais une réforme dans mon château idéal imaginé autrefois, j'y introduirais beaucoup de musique et de danse de tous genres. Lorsque je tombais dans le tournoiment d'une assemblée dansante, je me sentais violemment entraîné. Les premières fois, cette soudaine passion me plongeait inmanquablement dans la tristesse, parce que je restais figé dans mon désir. Les notes câlines étirées par le saxophone me sciaient les jambes et je restais immobile, comme le jeune Spartiate tandis que le renard lui dévorait le coeur. Les cymbales éclataient et les jambes et les bras s'enchevêtraient plus vite dans une reprise de la mélodie. Coups frappés sur la caisse, cognements dans la tête, ivresse fuyante. Je sortais de la salle comme d'un bain trop chaud, délicieusement las et sans prise sur la réalité.

Je me souvenais d'une chanson américaine entendue si souvent à la patinoire de N. l'hiver précédent. Je ne sais ce qui m'avait retenu d'aller demander au gardien de la cabane de changer le disque, qui, au commencement, me déplaisait. L'air me devint familier comme une partie de moi-même et il me resta comme une partie de ma vie. Tout ce qui est nous-mêmes nous est aimable, et comme disait un romancier, nous aimons jusqu'à l'odeur de nos excréments. Il me suffit de me remémorer les premières notes de ce vulgaire jazz pour reconstituer l'hiver languissant où je cherchais avec tant de bonne volonté à meubler ma jeune indépendance.

C'est la messe des morts qui m'avait rendu si irréductible lorsque j'étais dévoré par l'anémie et les furoncles à la réserve indienne. Maintenant j'étais mystifié par une bouffée de danse le samedi soir ou même le vacarme rythmé dont se repaissaient les adolescents de Calgary autour des phonos automatiques. Quelles puissances ne sommeillent pas en nous? La musique en boîtes devrait être du Mozart, naturellement, mais j'avais besoin de danser et d'être un peu fou, après tout. D'être un peu nègre.

Une métamorphose plus creuse et plus douloureuse, commencée à N., s'opérait en même temps que d'autres, à Calgary. Au fait, ce n'était qu'un premier stage en Alberta. À l'été, avec le peu d'argent que j'avais mis de côté et l'aide d'un de mes frères pour les frais de passage, je fis un voyage de quelques semaines en France et en Espagne, tu le sais. Je retournai ensuite dans l'Ouest.

Je n'ai jamais embrassé une femme.

À vingt-ans, j'avais besoin d'embrasser. J'embrassais les arbres. Je me souviens d'un tronc d'orme que j'avais serré de toutes mes forces, un soir.

(Et comme j'étais très religieux à cette époque, je baisais souvent un crutifix que je gardais étendu sur une petite table.)

J'avais attendu l'amour, il n'était pas venu. Si, il était venu! Mais pas celui que j'attendais. Si tu m'as bien suivi, tu sais de quoi je veux parler.

À dix-sept ans, je regardais défiler les filles du couvent, à X., espérant vaguement que l'amour naîtrait. Je savais que cela était très important, puisque les livres en parlaient tellement. Ce qui devait naître était né depuis longtemps. À treize ans, j'avais aimé un de mes compagnons de classe, à l'école des Frères de Bellerive. Il avait de grands yeux noirs et des lèvres largement et admirablement dessinées. Il avait joué le rôle de la Sainte Vierge dans une saynète donnée dans la salle de l'école. Maquillé, sous un voile, son visage tendre était apparu plus tendre encore.

Que dois-je dire ensuite? Il existe aussi des livres sur l'amour socratique.

Il existe des refuges pour les fous, les filles perdues, les anciens combattants, les animaux malades. Il existe des associations pour l'aide aux recherches sur le diabète, les soirées poétiques, l'amélioration des races porcines, les tulipes. Pour les hommes et les femmes qui n'accrochent pas sur le sexe contraire, il existe les sentiments exprimés un jour par une des meilleures paroissiennes de Bellerive : « Cette race-là, il n'y a pas pire sur la terre. On devrait les tuer ».

Après la haine et le ridicule voués à la race à laquelle j'appartiens, il n'y a, en effet, que la mort.

Je n'ai pas eu d'amitiés particulières. Je suis resté rentré en moi, à ravalier. L'amour passait au loin, m'appelait, et je restais attaché à ma distance.

Plus tard, les « tentations » servirent à me sanctifier. Je rendais gloire à Dieu d'avoir créé de si émouvantes beautés. « Comme vous devez être beau, Seigneur, vous qui faites des créatures si belles, si belles... »

Plus tard... Je vais au cinéma. (C'était il y a six ans). Je reviens avec l'image d'un jeune acteur italien. Je reste hanté, pantois, malade pendant trois jours.

Plus tard encore, je vois se dessiner une longue courbe. La courbe finit par devenir un cercle, le cercle, une spirale. J'ai fait le trajet et j'ai descendu. J'ai descendu très bas. Si j'avais à m'en excuser, je devrais appeler à ma décharge de si longs tourments...

Je me fais tort en t'avouant ces choses. Peut-être me ferais-je tort davantage en les cachant.

Dans la forêt proche de Bellerive, il pousse des bouleaux, des cyprès, des trembles. Chez les cyprès surtout, on remarque des arbres penchés. Ils n'ont pas poussé droit. Tous les autres cyprès s'en arrangent bien.

Si je compare le montant de bonheur et le montant de malheur que m'a donnés le fait d'avoir des branches mal venues, je trouve le premier insignifiant et le deuxième énorme. Néanmoins l'instinct ne se corrige pas. C'est un fauve.

Les matous se battent comme des fauves, les nuits d'été. Des bêtes pacifiques doivent choisir entre le sexe et la mort.

On rencontre des prêtres, des professeurs, des fonctionnaires de cinquante ans, avec des yeux écarquillés et cernés, un peu égarés. Il n'y a pas à s'y trouver: le fauve s'est battu, et qui sait, n'a peut-être pas encore vaincu. Je ne veux pas avoir ces yeux si j'ai un jour quarante-cinq ans, je veux faire n'importe quoi pour ne pas porter ces yeux horribles, habitués à la nuit.

Les Américains nous appelle *gay* [sic]. Il est gai, entre quinze et vingt ans, de se découvrir infirme de naissance, d'une infirmité qui ne conduit pas toujours à la création littéraire ou artistique, mais plus facilement à la prison ou à la folie. Il est gai, à trente ans, de se voir condamné à la solitude au milieu d'une société accouplée. Il est gai, vraiment gai, à quarante ans, de faire la ronde autour des pissoires publics.

Je sais, à New-York, il y a des bars vraiment *gais*, des clubs tout à fait *gais*. C'est cela qui justifie en partie le mépris populaire. Aux membres de ces cercles citadins, il manque le coup de poing, certains attributs appelés «secondaires» de leur sexe, leurs habits sont cousus de gaieté indéfectible, leurs manières sont explosives et inattendues, leurs bijoux... Assez! Ce n'est pas de cela que je veux parler. (Bien qu'ils soient des êtres humains, eux aussi.)

Un grand amour entre personnes du même sexe peut être aussi tragique qu'il paraisse ridicule à des yeux extérieurs.

Le bon public frémit lorsqu'il est mis au courant de certaines historiettes par des journalistes ou des commères. Les «instincts bestiaux»! C'est à croire que ces reporters n'ont pas, eux, d'instincts bestiaux. Et voilà, le bon public reste au niveau de la police. Il envoie les obsédés paître au loin, loin, loin. Et les obsédés y vont. Ceux-ci crient à l'amour, ils savent que l'amour ne commence pas au niveau des enquêtes du Dr Kinsey, mais personne ne les entend, on n'entend que la police et le Dr Kinsey.

Sans cela, je serais encore passable, récupérable pour la société accouplée. Avec cela, je ne passe plus, je suis calé.

Maintenant je suis dans la spirale et je ne sais pas jusqu'où elle descend, je sais qu'elle tourne. Au temps où la courbe que j'avais prise ne s'était pas encore fermée en cercle, j'étais si déchiré dans ma conscience que j'ai cherché un confident. J'abordai un prêtre. Il était préoccupé par sa digestion et je vis tout de suite qu'on n'avait pas à l'embarrasser de matières trop délicates. D'ailleurs un autre curé arriva sur les entrefaites et tous les deux se mirent à parler d'argent sans s'occuper de moi. J'avais appris qu'il y avait un psychiatre dans les environs. Je devais aller le voir dans une clinique, à telle heure de la matinée. Je me présente. «Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous? — Eh bien! c'est à propos de... — A propos de quoi? — Oui, j'ai un problème...» Nous étions dans un couloir, en présence d'un autre docteur. Enfin celui que j'allais consulter eut l'intelligence de m'introduire dans une petite salle, mais il laissa les portes ouvertes. «Je vois, dit-il, que vous êtes *under pressure*». Je devais suer beaucoup. Il me dit qu'il était pressé et qu'il m'enverrait son confrère. Le confrère me donna rendez-vous à son bureau pour le soir. Là, j'avais perdu mon envie de parler de mon trouble, je n'étais plus «sous vapeur». Je me demandais ce que je faisais là. Ce que je lui dis pourtant me semblait tomber dans une citerne. Il essayait d'être gentil. Il me renvoya en me conseillant de sortir beaucoup parmi le monde et en me disant que tout allait s'arranger. Il m'offrit aussi, si je le jugeais nécessaire, de me soumettre à sa psychanalyse, à raison de dix dollars la séance. Je sortis plus seul qu'auparavant, mais aussi plus rassuré.

Je mentionne ces choses entre tant d'autres parce qu'un aiguillage aurait pu se produire peut-être à ce moment.

Mon cher Paul, j'ai passé une mauvaise nuit. J'ai essayé de me reprendre ce matin mais ce fut impossible.

À trois heures je suis parti vers Malaga. J'ai marché le long du chemin de fer, comme d'habitude. Je sentais que la tempête était finie. Je vis l'égalité de la mer, la dureté implacable des rochers, je vis des ânes, des femmes enceintes, des cochons noirs attachés à un poteau. Dans le bar où je suis entré prendre *una copa*, les murs étaient tapissés de photos d'acteurs et d'actrices, de découpures de journaux et d'affiches de corridas.

À quoi bon mes petites révoltes? Même les voisins ne s'en doutent pas.

Je ne suis pas raisonnable. Je sais bien que je ne peux pas savoir, que je dois m'appliquer seulement à vivre, sans penser à hier ni à demain, que Dieu lui-même n'a que faire de mon inquiétude.

Je sais tout cela, mais hier je n'avais pas bougé, j'avais pris un seul repas, et j'avais eu à écrire sur un sujet difficile... Je sais ce qui est raisonnable mais j'ai souvent des épines dans ma tête.

Je ne suis pas encore délivré, malgré tant de mal, de ce que j'ai cru, à savoir que j'étais un membre de l'élite, que j'avais besoin de diplômes et qu'une carrière brillante m'attendait. Je vois trop de juges, de docteurs, de confesseurs, d'oncles et de tantes autour de moi. Ils attendent un discours, ou du moins la respectabilité. Je me crois encore obligé envers eux.

J'ai rencontré aussi sur la voie ferrée un aveugle conduit par sa femme.

Je dois marcher sans voir, avoir les yeux crevés est sacré, et naître avec le sexe crevé est sacré aussi. Je dois respecter et accepter ces choses courantes, sans questions et sans inquiétude. Je ne peux pas savoir, mais je peux accepter, à mesure.

«Quel est celui qui, à force de penser, peut ajouter une coudée à sa taille»?

Les accepter, non pas! Mais les élever, les prendre amoureusement avec soi et en devenir meilleur! Les yeux crevés de l'aveugle sont aussi précieux que les yeux droits de l'homme

sain. L'infirmité de l'infirme est aussi précieuse que l'infirme, car l'une fait l'autre.

Et puis, ne parlons plus d'infirmité. Ce serait justifier la pitié ou la philanthropie. Le mépris leur est préférable.

Je crois que je vais terminer mon cahier en même temps que mon Hemingway. Il y a de l'action, maintenant, depuis, le chapitre XXL. La vraie guérilla est commencée autour de la grotte, qui nous a tant appris sur cette sacrée Espagne (celle de Hemingway, bien entendu), et le pont est encore à faire sauter.

Il y aura du carnage. Le plus intéressant est de constater le pour et le contre, les raisons pour, le plaisir pour, et les raisons contre et le remords contre. Après cela, il faudra logiquement que je lise *La Condition humaine*. J'y apprendrai peut-être du nouveau sur ma condition.

Hélas, comme tous les lecteurs de la collection du Livre de Poche, je ne jouis pas d'un destin remarquable. Et dussé-je passer dix ans en Espagne, je n'aurais même pas la chance de connaître, je crois, une virago aussi pittoresque que celle du roman.

Mon champ d'action et de courage est une machine à écrire, une vieille Underwood. La mort, je l'ai souhaitée, mais par manque de vie, non par excès de vie, pour une grande cause. Le bonheur... je sais que la terre peut bouger parfois, mais je suis à peu près heureux ce matin, du vulgaire bonheur touristique d'une journée ensoleillée sur le bord de la Méditerranée. Mes héros? Les infirmes et les ratés et les ignobles de ce monde, depuis Marguerite jusqu'à Honolulu, en passant par le Père Pneumonie.

Je ne t'ai pas parlé d'Honolulu? Je l'ai rencontré il y a deux semaines dans un hôtel de troisième classe à Grenade. Il grignotait un pain beurré de margarine, il avait posé une bouteille de lait sur la table du patio.

C'est son quatrième voyage en Europe. Il est condamné à voyager. Il m'a raconté qu'il souffrait d'une maladie incurable aux yeux et qu'il pouvait perdre la vue d'une journée à l'autre.

Après quatre ans de voyages, grâce à une petite rente personnelle qui lui permet tout juste, dit-il, de se garder en vie, cet homme d'Hawaï demande encore des adresses et cherche toujours de la nourriture non épicée et des stations de haute altitude.

Il ménage tellement son argent qu'il se prive de manger. Il est flasque et glacé, il a toujours froid. Il dit qu'il a été élevé dans les privations et qu'il mène une vie de luxe maintenant. À San Francisco, il confectionne lui-même ses vêtements. En voyage, il ramasse les vieux papiers et fait chaque jour sa provision de fromage et de pain pour le lendemain.

L'homme de Honolulu, brûlé par le soleil, a ses idées sur les planètes qui tournent autour. Il prédit que les pôles de la terre s'aplatiront d'ici cinquante ans et que notre civilisation actuelle sera engloutie du même coup. Tu comprends pourquoi il a l'idée fixe des hauteurs! Il sera un des derniers survivants de cette société décadente.

Avec un sérieux de Mormon fraîchement converti, il dit qu'il ira chercher ses effets à San Francisco l'été prochain pour aller se fixer à Mexico. La Paz serait encore préférable, mais de toutes façons il n'a pas encore définitivement choisi à quelle altitude il ira nicher le reste de ses jours. Avant cet adieu à la deuxième Atlantide, il ira visiter les grands parcs nationaux des États-Unis, pour reconnaître certaines espèces animales vouées elles aussi à la mort par submersion.

L'homme de Honolulu a des yeux teintés de sang et gonflés hors de leurs orbites, des yeux d'apocalypse. Sur la crête des Sierras mexicaines ou des Andes, j'entrevois un nouveau genre humain, beaucoup plus spirituel que le présent, et qui fera des voyages aux îles nouvelles pour chercher des reliques de notre monde.

J'ai accompagné Honolulu à la gare. Il n'a pas voulu me montrer ce que contenait sa petite valise. Il a recroquevillé ses os sur la dure banquettes d'un wagon de troisième. Il veut voir ce monde avant de perdre la vue.

Hier soir il y avait beaucoup de marins américains à Malaga. J'ai remarqué un vaisseau de guerre dans le port.

Un matelot était assis seul dans le parc. J'aurais voulu savoir à quoi il pensait. A rien, probablement. J'aurais voulu le lui demander. Il m'aurait offert une cigarette. Il m'aurait demandé d'où j'étais. J'aurais dit : «Québec. Et toi? — Oklahoma». Cela aurait suffi. En parlant on détruit la poésie. (Or il ne faut pas la détruire.)

J'avais songé autrefois à devenir marin. J'étais habitué à voir descendre des bateaux sur le St-Laurent.

Dans la manne, je n'aurais pas trouvé la poésie, certes, mais la discipline peut-être, l'ennui peut-être, et l'hommerie sûrement, comme au Barrage, sur la Côte Nord, et pis encore. Des jeux, des jurons et des blagues ordurières, comme dans toute société laïque d'hommes.

Non, je n'envie pas le marin blond, pas plus que les pauvres gens de La Cala, nourris de pois chiches et de poisson, pas plus que les gens distingués de Bellerive, pas plus que les négociants de pétrole de l'Alberta. Ils ne peuvent pas m'intéresser longtemps.

J'avais tout de même des racines autrefois, au temps de mes premières barbes. Plus encore que le voyage, ou tout ensemble, la littérature m'attirait, ou du moins ce que j'appelais littérature. Mais nos professeurs n'aimaient pas les lettres. Ils les enseignaient fort mal, par devoir d'état et du seul point de vue de la morale et de l'Index.

Que me reste-t-il pour traverser mes dix, quinze ou trente-cinq années à venir?

Il me reste ma névrose. Elle est dans sa dixième année. Elle est jeune. Elle est à moi. Nul ne peut me l'enlever, ni même la voir! C'en est amusant.

C'est elle qui grouille dans ma poitrine à la seule vue d'un caillou ou d'une étoile.

C'est elle qui me rend si heureux chez le barbier. Je ne t'ai pas dit cela? Chaque fois que je livre ma chevelure ni blonde ni brune au barbier-coiffeur, le ciel est à moi. Le léger chatouillement de la tondeuse, les coups de ciseaux, le pivotement huileux et silencieux de la chaise rembourrée, l'haleine de l'homme... Bref,

je te le jure, pendant quinze minutes, c'est comme si je n'avais plus de névrose!

J'ai terminé la lecture de mon bouquin ce matin. «Le monde est beau et vaut la peine qu'on se batte pour lui». Il y a beaucoup de morts dans cet éloge de la vie. Le héros numéro un a été tué après avoir fait sauter le pont de main de maître.

La fin de ce long roman est émouvante comme la fin d'un beau film lorsqu'on voit mourir ou s'éloigner les héros. Dans cet héroïsme gaillard, pas de place pour Honolulu, ni tant d'autres.

Pour tous ceux-là, pour ces *autres*, un beau roman, un beau film, une belle vie ne valent pas plus qu'un rêve.

Ils valent bien moins! Les rêves demeurent quand tout le reste se refuse. Les rêves sont la réalité hors de ses pauvres limites.

Hier soir, à Malaga, j'avais une heure à attendre pour prendre le petit train de La Cala. Je suis allé tout simplement m'asseoir à la gare. À Calgary comme à Régina, j'allais souvent dans les gares, dont l'atmosphère de «nulle part» me plaît. Les mêmes bruits, les mêmes échos me revenaient hier soir, dans la salle d'attente, *sala de espera*. Des cascades de vapeur blanche et des roulements lourds indiquaient du dehors que des locomotives se déplaçaient. Dans la salle, une horloge grand-père et des bancs composaient un fond de scène indifférent autour des gens, les uns silencieux, les autres bavardant à voix basse entre eux. Pour moi, tout cela apparaissait en rêve. Ou mieux: mon rêve était plus réel que les locomotives dans la nuit, et les gens, et la gare.

J'irai encore dans les gares, même si je n'ai pas de train à attendre. Et si j'ai un train à prendre et si je le manque, ou si j'en prends un mauvais, ce sera égal.

Rendu au hameau, j'ai remarqué de la puanteur dans l'air humide. Il faisait très noir, j'ai mis les pieds dans des ordures. C'était samedi soir. De la salle de cinéma, on entendait des chants, des acclamations, des claquements de castagnettes. J'ai enfoncé ma porte parce que j'avais perdu ma clef. Je me suis

assis dans la cour, à écouter les clameurs de la fête. J'ai entendu aussi le train qui retournait à Malaga en côtoyant la plage.

J'étais content. Je n'étais pas à la fête avec les gens du hameau, mais j'aimais en entendre les joyeux échos. J'étais à la fête comme le voyageur qui reste à la gare.

Je veux croire que les trains qu'on manque conduisent à la vraie vie.

Maintenant je termine ce cahier et je me hâte de te l'envoyer sans le relire car il m'effraie.